

A. DUMAS

**LE COMTE
DE
MONTE CRISTO**

A. DUMAS

LE COMTE DE MONTE CRISTO



adaptation de Pierre de BEAUMONT

ISBN 2.218-01401.7

© Hatier - Paris 1967.

Vente exclusive hors de France



PREFACE

Jusqu'en 1792, la France avait toujours été gouvernée par des rois*. Cette année-là, les Français décident de changer de gouvernement. Ils condamnent même leur roi, Louis XVI, à mort. Les royalistes* sont chassés. Tous les rois d'Europe font la guerre à la République française.*

En 1799, Napoléon Bonaparte devient le vrai maître du pays. En 1804, il est nommé empereur* des Français sous le nom de Napoléon I^{er}. Il veut faire de toute l'Europe un seul pays et tous les rois d'Europe continuent la guerre.*

Les astérisques * indiquent les mots expliqués à la fin du livre.

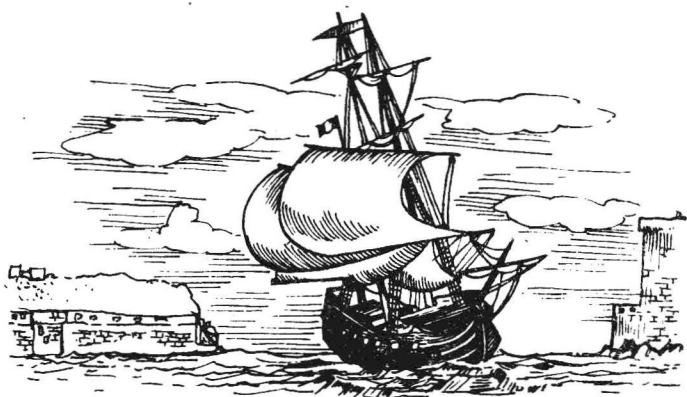
En 1814, Napoléon est battu. Il est envoyé dans la petite île d'Elbe, au milieu de la Méditerranée. Le frère de Louis XVI devient roi de France sous le nom de Louis XVIII. Tous les membres de son gouvernement sont des royalistes, des ennemis de Napoléon.

Les amis de l'empereur préparent son retour et Napoléon rentre en France le 28 février 1815. Les royalistes sont de nouveau chassés. Mais Napoléon est battu trois mois plus tard et les royalistes reviennent. Ils chassent les bonapartistes* de tous les postes du gouvernement, les jugent, les condamnent parfois à mort.

L'histoire du Comte de Monte-Cristo (Edmond Dantès) commence en février 1815, quelques jours avant le retour, pour trois mois, de Napoléon, en France. Les royalistes sont les maîtres de la France et les amis de Napoléon, leurs ennemis, se cachent.

C'est alors qu'un bateau, Le Pharaon, revient d'Egypte en France. Au moment où il va passer devant l'île d'Elbe, où se trouve alors l'empereur Napoléon, son capitaine*, M. Leclère, tombe malade. Celui-ci, avant de mourir, donne à un jeune homme, Edmond Dantès, le commandement du bateau et l'ordre de s'arrêter à l'île d'Elbe pour remettre une lettre à l'empereur.

Napoléon reçoit Edmond Dantès. Il lui remet à son tour une lettre et lui demande de la porter à Paris. Edmond Dantès accepte*. Le voilà devenu, sans l'avoir voulu, un ami de l'empereur Napoléon, un ennemi de Louis XVIII et des royalistes.



L'ARRIVEE A MARSEILLE

Le 24 février 1815, à quatre heures de l'après-midi, un bateau de la famille Morrel, *Le Pharaon*, approche* du port de Marseille. Il avance lentement et, sur le quai, un des nombreux curieux dit à un voisin :

— Il est sûrement arrivé un malheur.

A ces mots, un homme saute dans une barque* et donne l'ordre qu'on le conduise jusqu'au *Pharaon*.

Un jeune homme de dix-huit à vingt ans est debout à l'avant de ce bateau. Il est grand, mince. Ses yeux et ses cheveux sont très noirs. Il a l'air simple et sûr de lui. Quand la barque arrive en dessous de lui, il enlève son chapeau.

L'homme lui crie d'en bas :

— Ah ! c'est vous, Edmond Dantès ! Qu'est-ce qui est arrivé ?

Le jeune homme répond :

— Un grand malheur, monsieur Morrel. Il y a trois jours, le capitaine Leclère est mort.

— Et le chargement* ?

— Tout va bien et vous serez content ; mais le pauvre capitaine...

— Il est tombé à la mer ?

— Non, mort d'une terrible fièvre.

— Ah ! nous devons tous mourir et les jeunes doivent prendre la place des vieux.

— Peut-être, monsieur, mais cette mort est vraiment pour moi un grand malheur.

Après avoir dit ces mots, Dantès va à l'avant du bateau et donne un ordre. Puis il revient au-dessus de la barque et dit :

— Excusez-moi, monsieur. Nous venons de passer devant le château* d'If (1) et le bateau va entrer dans le port. Il faut que je vous quitte. Mais je vois venir monsieur Danglars, l'homme qui s'est occupé du chargement pendant ce voyage. Il vous dira tout ce que vous voudrez savoir. Attrapez d'abord cette corde et montez.

M. Morrel prend la corde, monte et se trouve en face de Danglars. C'est un homme de vingt-cinq

(1) Le château d'If a été construit sur un rocher en mer. Ce rocher sort de l'eau à trois ou quatre kilomètres au sud de Marseille. En 1815, ce château servait de prison. On y enfermait les ennemis du roi Louis XVIII.

à vingt-six ans, au visage gras, qui ne regarde pas dans les yeux.

— Eh bien, monsieur Morrel, dit Danglars, vous savez le malheur ?

— Oui, oui. Pauvre Leclère ! un si bon capitaine.

— Il a vécu entre le ciel et l'eau à votre service et à celui de votre père. Il sera bien difficile à remplacer.

— Croyez-vous ? demande M. Morrel qui suit Dantès des yeux.

Danglars regarde méchamment le jeune homme et dit :

— Ce garçon est bien jeune et bien sûr de lui.

— Il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être vieux pour savoir commander. Notre ami Edmond a l'air de connaître son métier et de n'avoir pas besoin de conseils.

— Il n'en a pas demandé pour prendre le commandement du bateau, reprend Danglars, et il a commencé par perdre un jour et demi à l'île d'Elbe.

— Il a bien fait de prendre le commandement et mal fait de perdre un jour et demi. Mais le bateau avait peut-être besoin d'être réparé ?

— Le bateau n'avait pas de mal, monsieur Morrel. Ce jour et demi a été perdu pour le seul plaisir d'aller à terre.

— Dantès, appelle Morrel, venez donc ici.

— Dans un moment, monsieur, répond le jeune homme. J'ai encore quelques ordres à donner.

Il les donne, puis s'approche et demande :

— Vous m'avez appelé, je crois ?

Danglars fait un pas en arrière.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêté à l'île d'Elbe ?

— Pour obéir au dernier ordre du capitaine Leclère. Avant de mourir, il m'avait donné un paquet et m'avait demandé de le porter à l'empereur Napoléon.

Morrel regarde autour de lui, ne voit personne et demande à voix basse :

— L'avez-vous vu, Edmond ?

— Oui.

— Et comment va-t-il ?

— Il m'a semblé qu'il allait bien.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Il m'a posé beaucoup de questions : quelle route j'allais suivre, quel était le chargement, si le bateau était à vendre. Je suis sûr qu'il avait envie de l'acheter. J'ai répondu que *Le Pharaon* n'était pas à moi, mais à vous, monsieur Morrel. Alors, il m'a dit : « Ah ! Ah ! je connais cette famille. Il y a eu un Morrel dans l'armée avec moi en 1785 ».

— C'est vrai ! dit M. Morrel. C'était Policar Morrel, mon oncle. Dantès, quand vous le rencontrerez, vous lui direz que l'empereur pense encore à lui. Et vous le verrez pleurer... Vous avez bien fait, Dantès, d'obéir au capitaine Leclère et de vous arrêter à l'île d'Elbe... Mais, si on apprenait que vous avez porté une lettre à l'empereur Napoléon, la police pourrait vous mettre en prison.

— Et pourquoi ? Je ne sais même pas ce que

je portais et l'empereur m'a posé seulement des questions sur le bateau. Mais je dois aller donner de nouveaux ordres. Est-ce que vous me permettez de vous quitter ?

— Faites, faites, mon bon Dantès.

Le jeune homme part. Danglars revient et dit :

— Eh bien, il me semble que ce jeune homme vous a donné de bonnes raisons pour expliquer son passage à l'île d'Elbe.

— De très bonnes, monsieur Danglars. Dantès a fait son devoir. Le capitaine Leclère lui avait donné un ordre.

— Leclère lui a demandé aussi avant de mourir de vous remettre une lettre. Est-ce qu'il vous l'a donnée ?

— A moi, non ! Il y avait une lettre ?

— Oui, en plus du paquet.

— Comment savez-vous qu'il y avait un paquet ?

Danglars rougit.

— Je passais devant la porte du capitaine et je l'ai vu remettre ce paquet et cette lettre à Dantès.

— Il ne m'en a pas parlé.

— Alors, monsieur Morrel, c'est que je me suis trompé.

A ce moment, Dantès revient et Danglars fait de nouveau quelques pas en arrière. M. Morrel dit à Dantès :

— Edmond, voulez-vous venir dîner avec moi ?

— Excusez-moi, monsieur Morrel, excusez-moi.

Je dois aller dîner avec mon père. Il est vieux, très pauvre et je l'aime.

— Vous êtes un bon fils, Dantès.

— Sa santé est-elle bonne ?

— Je crois que oui. Mais je ne l'ai pas vu depuis longtemps.

— Oui, il ne sort pas de sa petite chambre.

— Il a sans doute tout ce qu'il lui faut...

— Mon père ne demanderait quelque chose qu'à Dieu.

— Venez donc déjeuner avec moi, demain.

— Excusez-moi encore, monsieur Morrel. Mais, demain, il faut que je voie une autre personne.

— C'est vrai, Dantès. J'oubliais la belle Mercédès. Elle vous attend, elle aussi. Partez donc. Mais, dites-moi, le capitaine Leclère vous a-t-il donné une lettre pour moi avant de mourir ?

— Il lui était impossible d'écrire, monsieur... Mais j'ai encore quelque chose à vous demander. Pouvez-vous me permettre de revenir dans quinze jours seulement ?

— Vous voulez vous marier ?

— Oui, et ensuite aller à Paris.

— Faites ce que vous voulez, Dantès. Mais dans trois mois, il faudra que vous soyez là. *Le Pharaon* ne pourrait pas repartir sans son capitaine.

— Sans son capitaine ! Allez-vous me nommer capitaine du *Pharaon* ?

— Pourquoi pas ?

— Oh, monsieur ! dit Dantès en prenant la main de Morrel, merci !

— C'est bien, c'est bien, Edmond. Allez voir votre père, allez voir Mercédès, et revenez me trouver.

— Voulez-vous que je vous conduise à terre ?

— Non. Je dois travailler avec Danglars. Avez-vous été content de lui pendant le voyage ?

— Cet homme n'est pas mon ami, mais je crois qu'il a bien fait son travail.

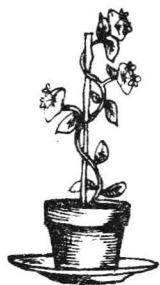
— Dites-moi, Dantès, si vous étiez capitaine du *Pharaon*, garderiez-vous Danglars avec plaisir ?

— Je le garderai si vous êtes content de lui.

— Dantès, vous êtes un bon garçon. Partez ! Je ne veux pas vous empêcher plus longtemps d'aller retrouver votre père.

Le jeune homme saute dans une barque. M. Morrel le suit des yeux avec amitié pendant qu'il traverse le port. Derrière lui, Danglars regarde, mais lui, sans amitié.





LE PERE ET LE FILS

Dantès suit la rue de la Canebière. Il tourne place de Noailles, puis il entre dans une rue étroite et monte rapidement un escalier sombre. Il s'arrête au quatrième étage devant la porte, laissée ouverte, de la petite chambre de son père.

Le vieil homme ne sait pas encore que *Le Pharaon* est arrivé. Debout sur une chaise, il attache à une ficelle* la branche d'une plante qui pousse dans un pot*. Tout à coup, il se sent pris dans des bras solides et une voix bien connue crie derrière lui :

— Mon père, mon bon père !

Le vieil homme pousse un cri et se retourne. Il voit son fils et se laisse tomber dans ses bras. Il ferme les yeux. Son visage est tout blanc.

— Mon père, es-tu malade ? demande Edmond. Je reviens. Nous allons être heureux.

— Ah ! je suis bien content. Tu ne me quittes donc plus ?

— Père, je devrai repartir.

— Alors, comment pourrions-nous être heureux ?

— Le bon capitaine Leclère est mort, hélas ! et je suis très triste. Mais, monsieur Morrel m'a dit que je serai le capitaine du *Pharaon*. Comprends-tu, mon père ? Capitaine à vingt ans ! et bien payé ! Qu'est-ce qu'on peut espérer de plus quand on est pauvre comme nous ?

— Oui, mon fils, oui, dit le vieil homme, c'est bien.

— Mon premier argent servira à t'acheter une petite maison, avec un jardin pour tes plantes... Mais, qu'as-tu donc, père ? On dirait que tu te trouves mal ?

— Ce n'est rien.

— Bois un verre de vin et mange quelque chose. Ensuite, tu te sentiras mieux. Où mets-tu ton vin ?

— Il n'y a rien à boire, ni à manger dans la maison. Mais il ne manque rien : tu es là.

— Père, il y a trois mois, je t'avais laissé quatre cents francs. Je pensais que c'était assez pour vivre jusqu'à mon retour.

— Oui, oui, Edmond, c'est vrai ; mais tu avais oublié, en partant, que tu devais une petite somme à Caderousse, le tailleur*, notre voisin. Il m'a dit que je devais la lui donner ou qu'il la demanderait à monsieur Morrel. Alors, tu comprends, j'ai eu peur que monsieur Morrel pense du mal de toi.

— C'est vrai ! je devais plus de deux cents francs à Caderousse. Mais il m'avait dit qu'il n'avait pas besoin d'argent, qu'il pouvait attendre.

— Il m'a réclamé deux cent soixante francs.

— Et tu les as donnés sur les quatre cents laissés ?

Le vieil homme fait oui de la tête.

— Tu as vécu trois mois avec cent quarante francs (1) ! Pourquoi as-tu fait cela ?

— Je te l'ai dit... Mais te voilà, répond le père en souriant, et tout est bien.

— Oui, me voilà et avec de l'argent. Tiens, père, prends, prends.

Et le jeune homme vide ses poches sur la table. Une dizaine de pièces* d'or et cinq ou six d'argent tombent et roulent.

— Père, reprend Edmond, je ne veux plus que tu restes seul. Je paierai quelqu'un pour te servir. Mais attention, on vient.

A ce moment, Caderousse entre. C'est un homme de vingt-cinq à vingt-six ans qui a la barbe très noire. Il dit qu'il vient voir Dantès par amitié, mais c'est Danglars qui l'envoie pour essayer de savoir si le jeune homme va être nommé capitaine du *Pharaon*.

Caderousse fait parler Edmond, puis descend retrouver Danglars qui l'attend au coin de la rue.

— Eh bien, dit Danglars, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il est sûr d'être capitaine. Bientôt on ne pourra plus lui parler.

— Il n'est pas encore capitaine, et si nous le

(1) Le père d'Edmond a vécu avec moins de cinquante francs par mois, pendant trois mois. C'est très peu. En 1814 en France, les hommes âgés, dans une grande ville, ont besoin d'au moins cent francs par mois pour manger à leur faim. Il faut deux fois plus d'argent, pour nourrir un homme qui travaille.